

James Sallis

Papillon de nuit



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

James Sallis

Papillon de nuit

Une enquête
de Lew Griffin

*Traduction de l'américain
par Élisabeth Guinsbourg,
revue par Stéphanie Estournet*

Gallimard

Titre original :

MOTH

© *James Sallis, 1993.*

© *Éditions Gallimard, 2000, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Poète, traducteur (de Raymond Queneau notamment), essayiste et auteur de nouvelles, James Sallis est né en 1944, la veille de Noël, et vit à La Nouvelle-Orléans. Remarqué pour sa série dédiée à Lew Griffin, un détective noir épris de justice, ancien professeur et écrivain, James Sallis est également l'auteur de *La mort aura tes yeux*. *Bois mort*, plus proche du thriller et impeccable de maîtrise, a inauguré une trilogie poursuivie par *Cripple Creek* et *Salt River*, et mettant en scène John Turner, un flic au passé tourmenté venu se réfugier dans une petite ville du Tennessee. Tous ses romans ont paru aux Éditions Gallimard.

À la mémoire de Chester Himes.

Père, les papillons de nuit
S'accroupissent sur le rebord de la terre, en attendant.

JAMES WRIGHT

Il était minuit. Il pleuvait.

Je me savonnai les mains dans le lavabo comme on m'y avait enjoint et entrai. La seconde série de doubles portes menait à un couloir au bout duquel, sur la gauche, une femme était assise à un bureau en fer à cheval derrière une digue improvisée d'ordinateurs, d'appareils téléphoniques, de piles de paperasses et de casiers de dossiers reliés. Elle était au téléphone et essayait simultanément de parler dans le combiné et de répondre à un jeune homme en Nike maculées et blouse de laboratoire qui se tenait près d'elle et la questionnait au sujet de résultats d'analyses. À chaque instant le téléphone émettait un nouveau ronronnement et une lumière sur la console se mettait à clignoter. La femme elle-même n'était pas jeune, entre quarante et cinquante ans, le cheveu pauvre, crêpé, coiffé dans un style passé de mode depuis au moins vingt ans. L'insigne épinglé à sa veste en polyester jaune portait le nom de Jo Ellen Heslip. C'est important, les noms.

Sur ma droite se succédaient des pièces grandes comme des placards, remplies d'étagères en inox couvertes de matériel, une plaque lumineuse pour radio-

graphies, une pharmacie secondaire, de longues tables de conférence. Je pénétrai dans le service de réanimation de la maternité. C'était comme si j'avais surgi dans une plaine, vaste comme la moitié d'un terrain de foot, discrètement divisée par des cloisons d'un mètre de haut surélevées de rayonnages ouverts — j'avais appris au fil des jours à appeler ces enclos des box. L'espace était baigné de lumière pénétrant par les fenêtres qui couvraient trois des murs. Ces fenêtres étaient à double vitrage, et scellées : un épais feuillet de verre à l'extérieur, une vitre à l'intérieur, et entre les deux un vide où poussières et débris de constructions s'étaient entassés. Dehors, les pigeons faisaient des allées et venues sur le rebord des fenêtres. En dessous, dans la rue, les bus ralentissaient à la hauteur d'un abribus puis reprenaient leur chemin. Une personne sans âge et sans sexe, vêtue d'une chemise d'hôpital, dormait sous l'abri sur un banc ; au-dessus d'elle, une pub pour une librairie médicale. Elle se levait de temps à autre pour fourrager dans la poubelle de l'abribus ; elle en sortait un sac de chips Zapp, un carton écrasé de fast-food, et des canettes d'où elle tirait une gorgée ou deux.

Après quelques déambulations, je trouvai le box 1 et poursuivis mon chemin dans un dédale de couveuses, de berceaux et d'appareils de chauffage par rayonnement — dans les mois à venir, j'aurais à me familiariser avec ces termes. Mes yeux suivaient les étiquettes roses ou bleues attachées aux divers réceptacles.

Bébé McTell était dans une couveuse, dans un coin sous la fenêtre. Le respirateur se dressait près d'elle sur son support comme une sentinelle argentée, murmurant chchchut, chchchut, chchchut. Le tracé du scope défilait sur son écran en vagues inégales. À chaque chchchut,

le corps minuscule de la petite fille McTell se gonflait, et une série d'autres écrans montés au-dessus d'elle sur la droite réactualisaient leurs informations : indications du rythme cardiaque et respiratoire et diverses pressions internes sur un moniteur Hewlett-Packard, saturation d'oxygène sur un oximètre Nellcor, niveaux de CO₂ et O₂ sur des récepteurs transcutanés.

Bébé McTell (fille)
Née le 15/9
Poids 594 grammes
Mère Alouette

Je me dis qu'elle tiendrait aisément dans la paume de ma main. Ou qu'elle aurait pu, s'il n'y avait pas eu, comme sur un navire de guerre, toutes ces mécaniques qui lui permettaient de se maintenir, de survivre.

L'infirmière à son chevet leva les yeux. La table de nuit à côté d'elle était jonchée de papiers épars. Elle recopiait les renseignements qu'ils contenaient sur une autre feuille de plus grandes dimensions. Elle était gauchère et son poignet était replié comme une aile au-dessus du stylo.

« Bonjour. Est-ce que par hasard vous seriez le père ? »

Des cheveux blond roux coupés court. Vêtue d'une sorte de pyjama, comme ils l'étaient tous. Des yeux d'un vert lumineux et un accent britannique, comme une eau claire et pure qui me transperçait douloureusement. Un relent de manque et de deuil — et le souvenir de Vicky me submergea : ses cheveux roux flottant au-dessus de moi lorsque j'avais repris connaissance après une crise de delirium tremens à la clinique de Touro,

Vicky l'Écossaise qui roulait ses *r*, Vicky qui m'avait aidé à recouvrer ma vie puis m'avait quitté.

D'après l'insigne épinglé à sa blouse, elle se nommait Teresa Hunt. Mais avais-je vraiment l'air d'un amoureux potentiel pour une gamine de dix-huit ans ?

Ou bien peut-être qu'elle voulait dire le père de la mère — pas du bébé.

Je secouai la tête en signe de négation. « Un ami de la famille.

— Je me demandais. » Les mots énoncés sur un ton plat, sans accentuation. « Personne ne l'a vu, autant que je sache.

— Pour ce que j'en sais moi-même, vous avez peu de chance de le trouver ici.

— Je vois. Mais ce doit être une question d'habitude. Certaines mères cessent aussi de venir au bout d'un moment. »

Elle arrangea ses papiers et remit le capuchon sur le stylo suspendu à son cou. Il y avait des lettres imprimées sur le corps du stylo : un message publicitaire, sans doute pour un médicament. Comme sur la feuille de carnet sur laquelle Vicky avait inscrit son nom et son numéro de téléphone quand je l'avais retrouvée à l'Hôtel-Dieu.

Teresa Hunt ajusta la liasse de documents qu'elle glissa sous une planchette porte-papier sur la petite table.

« Écoutez, je suis vraiment désolée, dit-elle. On aurait dû vous expliquer, on n'admet que les parents et les grands-parents... Oh, et puis tant pis. Tant pis pour le règlement. Quelle différence ça peut faire, je vous le demande ? C'est la première fois que vous venez la voir ? »

Je hochai la tête.

« Et c'est la mère que vous connaissez ? »

— La grand-mère, en fait. La mère de la mère du bébé. Nous étions... amis. De vieux amis.

— Je vois. » C'était sans doute vrai. « Et, d'après son dossier, la mère de la mère est morte récemment. Embolie, je crois ? »

— C'est ça. »

J'aurais été incapable de lui dire, ou de dire à quiconque, ce que La Verne avait représenté, ce qu'elle avait été pour moi. Nous étions presque encore enfants quand nous nous étions rencontrés ; à l'époque, Verne faisait le trottoir. Des années plus tard elle avait épousé son médecin et je ne l'avais plus vue pendant longtemps. Quand il l'avait larguée, elle avait commencé à travailler dans un centre contre le viol et avait par la suite obtenu un diplôme universitaire en psychologie puis s'était mise à exercer à plein temps comme thérapeute. J'imagine que ç'avait été une vie solitaire d'un bout à l'autre. Et lorsqu'elle avait finalement rencontré un type du nom de Chip Landrieu et l'avait épousé, j'étais en train de me rendre compte de ce que j'avais perdu. J'avais été heureux pour elle. Pour eux deux.

« Est-ce qu'elle savait qu'Alouette était enceinte ? »

Je fis non de la tête. « Leurs vies avaient bifurqué il y a des années. » À tel point que je n'avais même pas connu l'existence d'Alouette. « Elle... » Vas-y, Lew. Vas-y, dis son nom. C'est important, les noms. « La Verne avait essayé de reprendre contact, de retrouver Alouette. »

Elle détourna les yeux un moment. « Comment est-ce qu'on en est arrivé là ? » Et dans ma tête j'entendis à nouveau Vicky, des années auparavant : Qu'est-ce qui cloche dans ce pays, Lew ? « Enfin, c'est comme ça. Il

n'y a pas grand-chose qu'on puisse y faire, n'est-ce pas ? Vous comprenez quelque chose à tout ça, vous ? » Elle hocha la tête pour inclure le respirateur, les écrans, les poches de médicaments distillés au goutte-à-goutte, suspendues à l'envers comme des chauves-souris transparentes sur leurs montants chromés, l'inférieure arche de Bébé McTell ; peut-être le monde entier.

« Pas vraiment. » Et j'avais envie d'ajouter : Qui donc peut comprendre ?

« Alouette consommait régulièrement des drogues dures. Du crack, essentiellement, selon notre rapport médical et les notes de l'assistante sociale. Mais son histoire comprend des abus d'alcool et de diverses substances, à peu près tout ce qui lui tombait sous la main. Elle ne s'en cache pas. À cause de ça, le bébé d'Alouette a été sévèrement compromis *in utero*. Elle ne s'est jamais développée, et bien qu'Alouette ait réussi à la garder jusqu'au septième mois, ce que vous voyez là dans la couveuse est plus de l'ordre d'un embryon de cinq mois. Vous voyez qu'elle est loin d'être formée. Les yeux sont collés, sa peau s'abîme au moindre contact, elle n'a pratiquement pas de poumons. Elle reçoit des médicaments qui paralysent ses propres efforts pour respirer et la machine, le respirateur, fait le travail pour elle. La fréquence et les pressions du respirateur sont maintenues au maximum et, neuf heures sur dix, on est obligé de lui donner de l'oxygène pur. Pendant peut-être deux heures sur dix, elle se maintient. Ce qui n'est pas mal.

- Vous voulez dire qu'elle va mourir ?
- Oui. Bien que je ne sois pas censée le dire.
- Alors pourquoi est-ce qu'on fait tout ça ?
- Parce qu'on en est capable. Parce que c'est ce

que nous savons faire. Il y a soixante lits dans ce service. Tous les jours de la semaine, six à dix de ces lits contiendront des bébés nés du crack comme celui d'Alouette. Au moins dix autres sont également malades, pour une raison ou pour une autre — abus d'autres drogues et d'alcool, maladies congénitales, mauvaise nutrition, manque de soins pendant la grossesse. Les chiffres augmentent tous les jours. Quand je suis arrivée ici, on avait cinq à dix bébés dans le service. Maintenant il n'y en a jamais moins de trente. Et il y a eu des fois où on a dû aligner des berceaux supplémentaires dehors dans les couloirs.

— Vous êtes toujours aussi abrupte ?

— Non. Non, je dois dire, pas vraiment. Mais nous avons un regard un peu différent en Angleterre, vous comprenez. Et puis je réponds peut-être aussi à quelque chose que je discerne dans votre expression.

— Merci. » Je lui tendis la main. Elle la prit sans hésitation ni déférence, ce que les femmes américaines font rarement. « Griffin. Lew Griffin.

— Teresa, comme vous le voyez. Et comme Hunt est le nom qui apparaît sur mon diplôme d'infirmière, c'est le nom que j'utilise ici. Mais dans ma vraie vie, à l'extérieur, j'utilise surtout mon nom de jeune fille, McKinney. Si je peux vous être utile, monsieur Griffin, n'hésitez pas à faire appel à moi. Tout cela peut être très éprouvant. »

Elle sortit des flacons d'un tiroir sous la couveuse, les compara avec ses listes, et remplit trois différentes seringues qu'elle injecta une à une, lentement, dans les tubulures de Bébé McTell. Elle avait quatre points de perfusion, fixés par du ruban adhésif. Presque chaque jour l'une ou l'autre des aiguilles devait être remise en

place, dans le cuir chevelu, derrière la cheville, là où on pouvait encore trouver une veine qui tienne le coup.

Elle déposa les aiguilles dans la gueule d'un container en plastique rouge, sortit une feuille de papier de la pile sous la planchette et, jetant un coup d'œil à l'horloge sur le mur d'à côté, prit quelques notes.

« Je ne sais pas du tout pourquoi je vous dis tout ça, monsieur Griffin, mais j'ai moi-même eu un enfant, un fils. Il est né trois mois avant la date prévue et a vécu huit jours. J'avais seize ans. Ensuite, à cause d'une infection, je suis devenue stérile. Mais c'est grâce à lui que j'ai commencé à penser à devenir infirmière.

— Je vous en prie, appelez-moi Lew.

— Je ne crois pas que ça plairait trop à l'infirmière en chef si elle venait à l'entendre. Elle est un peu guindée et à cheval sur les principes, si vous voyez ce que je veux dire.

— Qu'est-ce que vous avez à faire d'une règle de plus ou de moins puisque, comme vous dites, on a déjà commencé à les enfreindre ?

— Oui, en effet, Lew, on a fait assez fort, il me semble. Voudriez-vous parler à un médecin ? Ils ne devraient pas tarder. Ou bien je pourrais essayer d'appeler quelqu'un.

— Est-ce qu'ils peuvent m'en dire plus que vous ?

— Pas vraiment, non.

— Dans ce cas, je ne vois pas de raison de les déranger. Je suis sûr qu'ils ont assez à faire.

— C'est certain. Bon, je vais m'absenter quelques instants et vous laisser faire connaissance tous les deux. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, Debbie surveille mes petits pendant que je ne suis pas là. »

Elle désigna du menton, à l'autre bout du box, une infirmière assise sur un fauteuil à bascule. Elle donnait le biberon à un des bébés.

« C'est Andrew. Ça fait presque un an qu'il est avec nous, et je dirais qu'on le gâte tous terriblement.

— Un an ? Il va rester combien de temps ?

— Il n'y a nulle part où le mettre. On a dû l'amputer de pratiquement tout son intestin juste après la naissance et il aura toujours besoin de beaucoup de soins. Il faut le nourrir toutes les heures, nettoyer la colostomie. Ses parents sont venus le voir tant que sa mère était à l'hôpital mais une fois qu'elle est sortie, on n'a plus entendu parler d'eux. Au bout d'un moment la police s'est rendue à l'adresse qu'ils avaient donnée, mais ils n'étaient plus là. Je suppose que tôt ou tard il sera transféré au service pédiatrie à l'étage au-dessus. Et plus tard ils trouveront un endroit où le caser, peut-être. »

Teresa s'éloigna. Je regardai Andrew puis Bébé McTell. C'est important, les noms. Les choses sont ce que nous les nommons. Nommer permet de comprendre. Mais quel nom avons-nous pour un bébé qui n'est jamais tout à fait venu à la vie, qui essaie comme il peut de s'accrocher, avec une lucidité et un appétit difficilement imaginables, tout en continuant à glisser inexorablement vers l'abîme ? Comment pourrions-nous nommer les batailles qui font rage ici ? Et comment pourrions-nous les comprendre ?

À travers les rayonnages, je vis un attroupement se former autour d'une couveuse dans le box contigu. L'infirmière du bébé d'abord, puis une autre ; et, après que quelqu'un fut allé la chercher, une infirmière qui semblait avoir une position d'autorité ; enfin, un peu

plus tard, le jeune homme en blouse blanche et Nike que j'avais vu à l'entrée en arrivant. Diverses alarmes s'étaient mises en branle — sonneries, trompes, ronfleurs — tandis que le jeune homme jetait un dernier coup d'œil aux écrans, saisissait un embout vert transparent au bord du lit et disait d'une voix forte : « Demandez de l'aide. » Dans les haut-parleurs, le message résonna : « Urgence au service de réanimation néonatale. » Il posa une partie de l'embout sur le visage du bébé et se mit à le ventiler rapidement.

Ensuite le personnel entoura la couveuse et je ne vis plus rien.

« Excusez-moi, monsieur, je vais être obligée de vous demander de vous éloigner un moment », fit Debbie. Elle se leva et replaça Andrew dans son berceau ouvert. Les yeux de l'enfant la suivirent tandis qu'elle s'éloignait. Il ne pleura pas.

Je suivis le corridor peuplé de nouveaux papas fébriles, de grands-parents souriants ; une ou deux mères encore en chemises d'hôpital se déplaçaient lentement, une main posée à plat sur le ventre. Un appareil radiographique approchait rapidement comme propulsé vers nous. Il passa les portes à double battant et suivit le couloir, bousculant les paniers de linge, les poubelles, les charriots. C'est où, celui-là ? demanda le technicien. Box 2, répondit Mme Heslip.

La rumeur avait circulé parmi le reste de l'équipe comme un frémissement et ils s'étaient groupés juste après les portes. Certains décidèrent qu'ils en avaient fini pour la journée et se dirigèrent vers les ascenseurs de l'autre côté du couloir où je savais pour en avoir fait l'expérience qu'ils attendraient un moment. Je trouvai des escaliers au bout d'un couloir apparemment aban-

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection La Noire

LA MORT AURA TES YEUX, 1999.

Les enquêtes de Lew Griffin

LE FAUCHEUX, 1998. Folio Policier n° 599.

PAPILLON DE NUIT, 2000. Folio Policier n° 622.

LE FRELON NOIR, 2001.

L'ŒIL DU CRIQUET, 2003.

BLUEBOTTLE, 2005.

BÊTE À BON DIEU, 2005.

Dans la collection Série Noire

Les enquêtes de John Turner

BOIS MORT, 2006, Folio Policier n° 567.

CRIPPLE CREEK, 2007, Folio Policier n° 585.

SALT RIVER, 2010.

Aux Éditions Rivages

Dans la collection Rivages-Noir

DRIVE, n° 613, 2006.

Dans la collection Écrits noirs

CHESTER HIMES : UNE VIE, 2002.



Papillon de nuit.

Une enquête
de Lew Griffin
James Sallis

Cette édition électronique du livre
Papillon de nuit. Une enquête de Lew Griffin de James Sallis
a été réalisée le 20 mai 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070441211 - Numéro d'édition : 178925).

Code Sodis : N50033 - ISBN : 9782072450594

Numéro d'édition : 232908.